

« De mon temps »

ÉPOPÉE AUTOMOBILE

On dit des voyages qu'ils forment la jeunesse ! A dire vrai, c'est à l'approche d'une certaine maturité, - lorsque la situation professionnelle et financière s'améliore, lorsque les enfants ne sont plus à charge -, que l'on peut, en vertu des vases communicants, consacrer un budget plus conséquent aux sorties, aux croisières ... Et donc, les voyages forment aussi l'âge mûr et même la retraite ! Beaucoup la retraite ...

Mais je m'égare ... Revenons à nos agneaux !

Mon papé possédait, dans les années 60, une très vieille auto. Ne me demandez ni la marque, ni le modèle, les petites filles se moquent de cela. Son capot se déplaçait comme un accordéon et elle n'obéissait qu'aux tours de manivelle. Papé l'avait affectueusement baptisée « Rossinante » car elle était aussi brave ... et aussi poussive ... que la jument de Don Quichotte.

Il y avait à l'avant un large siège en similicuir où l'on tenait aisément à trois, à condition de ne pas avoir un trop gros « pétard » ... et donc, entre le conducteur et son passager, c'était un petit pétard, un enfant, qui prenait place.

Je fus souvent aux premières loges pour voir défiler vignes et figuiers mais le similicuir chaud, ça colle désagréablement aux gambettes ... et plus d'une fois, pour nous éviter de valser vers le pare-brise, le bras de l'aïeul nous enfonçait quelques côtes !

A l'arrière, deux banquettes parallèles aux vitres se faisaient face ; pour en atténuer l'inconfort, mamée les avait recouvertes d'un molleton. Souvenirs de virées mémorables, coups de coudes pour défendre son territoire, coups de pieds furtifs pour chiner son vis-à-vis, cous tordus pour lorgner le paysage, et embardées imprévisibles qui nous envoyaient embrasser le voisin ou le panier du pique-nique, dans une cascade de plaintes et de fous rires.

Une fois lâchés dans la nature, mes frères s'armaient de longues brindilles et taquinaient les lièvres au fond de leurs terriers, ou bien s'embusquaient sur le cours d'un ruisseau pour construire un barrage ; lorsqu'on ne les entendait plus, c'est qu'ils mijotaient en duo une pendable bêtise.

Les « hommes », en silence, glissaient les mains sous les berges du gardon pour attraper quelques écrevisses tandis qu'assise sur un muret, maman faisait le guet, tout en croisant ses aiguilles à tricoter.

Je revenais toujours de ces équipées, la langue noircie par les mûres avec, en poche, quelques menus cailloux pour enrichir mes trésors, quelques aiguilles de pin pour embaumer ma boîte à secrets.

Les parents, quant à eux, rapportaient la plaque de schiste qui servirait de nouvelle planche à pain, et la touffe de farigoule avec sa motte de terre, qui refleurirait sur la jardinière du balcon, à Paris.

Ensuite, ce furent la 203, la quatre chevaux, la Simca ... modestes en regard des Ariane et autres déesses qui tenaient le haut du pavé.

Puis vint le break 403 ; nous grimpons d'un cran dans la hiérarchie des chiffres et des lettres mais le confort restait rudimentaire. Maintes fois, maman a voyagé avec, sur les genoux, le petit dernier qui lui labourait les cuisses ; pour moi, je me tassais à l'arrière avec ma sœur et mon frère, le nez au carreau entrouvert, telle un caniche, martyrisée par un estomac qui ne supportait ni les épingles à cheveux, ni l'odeur de la gauloise.

Il n'y avait alors ni airbag, ni ABS, ni ceintures, ni radars, ni autoroutes. Le trafic était moindre, certes, les voitures moins puissantes, les gendarmes plus « coulants » mais les embouteillages sévissaient déjà sur les boulevards périphériques, à chaque départ ou retour de vacances.

A l'occasion de ces vacances, et en l'absence de toute climatisation, nous coïncions aux fenêtres quelques serviettes-éponge pour nous cacher du soleil ; ainsi chaque voiture familiale, avec son coffre bourré à ras bord et ses loques claquant au vent, ressemblait-elle plus ou moins à une roulotte de bohémiens. La France des congés payés se lançait à l'assaut du réseau routier telle la caravane d'un cirque !

Avec les départementales, les feux tricolores, les villages à traverser, jours de pluie ou jours de foire, tenir une moyenne de 80 kms/heure était un exploit ! Nous pouvions tout à loisir profiter du paysage, des bourgades typiques, des viaducs et des canaux, des phares et des puys, d'autant que papa, qui adorait conduire, empruntait souvent le chemin des écoliers.

Ecoliers, oui, c'est le cas de le dire, même en vacances, nous faisons encore école ! D'abord, nous emportons toujours dans les bagages des cahiers de « devoirs de vacances » ... Et surtout, en route, nous rafraîchissons nos connaissances : les départements et leurs numéros sur les plaques minéralogiques, les préfectures et leurs sous-préfectures, les points culminants de l'Auvergne, les cols pyrénéens ...

Sans compter que chaque « pause pipi », - et avec les enfants, elles sont nombreuses ! -, était l'occasion d'une « leçon de choses » ; dans les buissons, nous apprenions à distinguer les sauterelles et les criquets, les chênes et les oliviers, l'argile et le calcaire, les ajoncs et les genêts.

Il y avait bien quelques désagréments ! Les inévitables piqûres d'ortie ? Il suffisait de dénicher du plantain ... Se faire peur avec des branches serpentes, baisser culotte entre deux portières, remplacer le papier d'usage par des feuilles de châtaignier ? ... Des brouilles en regard de ce que la nature, généreuse, nous donnait à découvrir !

Chaque place villageoise nous offrait sa fontaine où remplir nos gourdes, chaque route ses platanes où trouver un peu de fraîcheur. Nous partions donc à l'aventure sans écran total, sans contrex, sans complexes.

xxxxx

Les années ont passé, la 404 s'est démodée, les grands-parents se sont effacés, les parents ont vieilli et nous avons grandi.

Dans les années 80, en mûrissant, nous nous sommes heurtés au « walkman », vous savez, ce zombi qui arpente l'asphalte et regarde sans voir, respire sans sentir, tant il est grisé par les décibels de ses oreillettes.

Drogés au baladeur, des centaines d'adolescents ont alors sillonné le pays paupières mi-closes, coupés du monde, du chant des oiseaux et du dialogue familial ; un balancement de la nuque, un trémoussement des hanches ... changement de tempo ... tragiques pantins ...

A présent, les voitures ont beau s'appeler « Espace », ou « monospace », on ne peut guère y embarquer que deux moussaillons, tant leur bardas est encombrant : siège auto, rehausseur, tapis de jeux, lit parapluie, poussette escamotable ... Hello Kitty et Spider Man se retrouvent engoncés entre le lait vitaminé, les couches et les lingettes.

Finis les méandres bucoliques ! Les quadruples rubans ont tissé leur toile sur tout l'hexagone et, chaque week-end, s'étire le cortège des citadins en mal de soleil, de sable ou de verdure, en quête d'une improbable liberté, fliqués qu'ils sont par les puces de leurs téléphones ou de leurs cartes bancaires.

Ils voient défiler, vitesse 130, les mêmes banlieues désolées, les mêmes friches industrielles, les mêmes enseignes insipides ; ils s'arrêtent aux mêmes aires, pour manger les mêmes sandwiches, et se délester dans les mêmes latrines.

Et grâce au lecteur de DVD branché sur l'allume-cigare, bien calés dans leurs sièges, en paix avec leurs « Mâa », les passagers peuvent s'offrir le luxe de dédaigner le paysage et contempler leurs navets cinématographiques.

A l'horizon se profilera un jour sans doute la lobotomisation, histoire de pouvoir, - enfin ! -, tracer sa route les yeux fermés et les doigts croisés.

Juillet 2007 – Juillet 2014
familleholt@yahoo.fr